

ÉPREUVE EXTERNE COMMUNE

SECTION TRANSITION | 6G-6AT-6TT

CESS2014

FRANÇAIS

PORTEFEUILLE DE DOCUMENTS



NOM : _____

PRÉNOM : _____

CLASSE : _____

N° D'ORDRE : _____

Les différents documents relatifs à cette évaluation externe ont été rédigés selon les rectifications orthographiques de 1990 ; à l'exception des textes ou extraits de textes d'auteurs qui, eux, ont été retranscrits sans aucune modification.

SOMMAIRE

Document 1 - Anne QUENIART, extrait de <i>l'Analyse comparative des femmes et des hommes militant dans des partis politiques et des groupes alternatifs</i> . . .	4
Document 2 - Laurence VAN RUYMBEKE, deux interventions extraites d'une enquête « Pour qui, pour quoi êtes-vous prêt à donner votre vie aujourd'hui ? » réalisée pour <i>Radio-France, La Première et Le Vif/L'Express</i>	6
Document 3 - Michel de MONTAIGNE, extrait des <i>Essais</i>	9
Document 4 - Jean-Paul SARTRE, extrait de <i>L'Existentialisme est un humanisme</i> .	10
Document 5 - Maurice MERLEAU-PONTY, extrait de <i>Sens et non-sens</i>	11

Extrait de l'Analyse comparative des femmes et des hommes militant dans des partis politiques et des groupes alternatifs, 2001-2006

Anne QUENIART, professeure au Département de Sociologie de l'Université du Québec à Montréal

[...]

Être engagé, c'est vouloir changer les choses

Chez la plupart des jeunes que nous avons interrogés, être engagé, c'est d'abord avoir des idées, des convictions et les faire valoir, les défendre, poser des gestes concrets en lien avec ces idées : « Quelqu'un qui est engagé croit en ce qu'il fait, va dans sa région chercher des jeunes, s'exprimer, s'impliquer dans les comités exécutifs, s'inscrire aux forums régionaux ; il va écrire des propositions, inviter des gens à venir participer, établir une stratégie. » (Francis, Parti libéral du Québec [PLQ]).

En effet, être engagé, c'est d'abord passer à l'action. L'engagement a une dimension active, il représente un pouvoir d'agir pour un changement de société. En fait, chez tous, la finalité même de leur engagement est leur volonté d'agir, leur désir de changer, de « faire avancer » ou « progresser » les choses dans la société.

Certains jeunes hommes des partis politiques, mais aucune jeune femme, ajoutent qu'une personne militante étant en « action », elle est donc « physiquement » impliquée. L'individu fait alors « corps » avec la cause qu'il défend. Les jeunes hommes des groupes alternatifs partagent cette dimension « physique » du militantisme et l'associent même à des termes comme « militaire », « combat », voire « désobéissance civile ».

Être engagé, c'est aussi et surtout défendre une cause

S'engager, c'est aussi, et même surtout pour plusieurs, choisir ses combats. Plusieurs soulignent défendre une cause qui [...] les touche profondément. En ce sens, leur engagement en est un de type ciblé, correspondant à leurs valeurs et à leurs intérêts particuliers, il doit « venir (les) chercher très profondément » (Pascal, Institut du nouveau monde).

Chez tous, la cause semble plus importante que le groupe, ce qui a deux conséquences : premièrement, aucun jeune ne militerait pour une cause à laquelle il ne croit pas, même si cette cause fait partie du programme général du groupe ou du parti auquel il adhère ; deuxièmement, certains sont prêts à militer dans plus d'un groupe à la fois pour défendre une même cause, leur loyauté allant d'abord à la cause et non au groupe. Ceci est plus frappant chez les jeunes femmes : « Je ne milite pas présentement pour le PQ, je milite pour la souveraineté » (Caroline, 22 ans, Parti québécois [PQ]), nous a dit l'une d'elles. Croire en une cause, avoir des convictions est pour elles le moteur

de leur engagement ; elles veulent donc pouvoir garder leurs propres opinions, avoir une certaine liberté de penser et une autonomie à l'intérieur du parti ou du groupe. Elles le font en s'autorisant, par exemple, à ne pas adhérer à tout, voire à quitter si ça ne convient pas. Pour toutes, il est important de rester soi-même, d'être authentique, de dire ce que l'on pense. Les jeunes hommes les rejoignent sur ce point quand ils soulignent la nécessité d'affirmer leurs propres idées, de faire valoir leur vision de la société, de susciter des débats au sein de leur groupe.

Être engagé, c'est faire preuve de cohérence

Chez la majorité des jeunes des groupes alternatifs et chez quelques jeunes femmes, l'engagement se traduit également dans certains gestes intégrés à la vie quotidienne (recyclage, consommation responsable). Il est associé à une dimension personnelle qui consiste à vivre en accord avec ses valeurs dans l'ensemble des sphères de sa vie, à atteindre une cohérence entre le discours politique et la vie quotidienne : « Je vais travailler à vélo six mois par année, je fais mon marché à pied et, en plus, j'ai tout le temps le souci par rapport à mon alimentation, tout ça fait partie d'une conception des choses. Tu ne peux pas être militant antimondialisation et manger chez McDo ou manger de la viande trois fois par jour » (Marc-André, Association pour la taxation des transactions financières pour l'aide aux citoyens [ATTAC]-Québec).

Certains vont plus loin et affirment même que chaque geste quotidien est une façon concrète d'agir sur son environnement pour changer les choses, une forme d'engagement, un acte politique. C'est aussi dans cette perspective que trois jeunes hommes vont jusqu'à dire que « faire des enfants représente un geste politique ».

[...]

Anne QUÉNIART, « Le sens de l'engagement chez les jeunes : analyse comparative de femmes et d'hommes militant dans des partis politiques et des groupes alternatifs » in *L'annuaire du Québec 2007*, Michel VENNE et Myriam FAHMY (dir.), Montréal, Fides, 2006, p. 248 à 253.

Deux interventions extraites d'une enquête réalisée pour *Radio-France, La Première* et *Le Vif/L'Express*

Gabriel RINGLET, théologien et écrivain

« Je me méfie des grandes causes »

Le Vif/L'Express : Qu'est-ce qu'une existence réussie ?

Gabriel RINGLET : Je pense à Albert Camus. Voilà bien un écrivain que l'on dit « engagé ». Et comment ! Mêlé ardemment à l'actualité de son temps et prix Nobel de littérature en 1957. Aujourd'hui encore, je reste marqué par son discours de remerciement quand il dira à l'Académie Suédoise qu'un artiste peut rater sa vie ou son œuvre, et que ce n'est pas grave ! Car ce qui le justifie, ce n'est pas d'abord cette vie et cette œuvre, mais d'avoir allégé la somme des servitudes qui pesaient sur ses semblables. Je reste bouleversé par cette haute conception de l'engagement qui le situe d'abord dans l'ordinaire des jours.

Vous vous méfiez donc des grandes causes ?

Oui ! Mais je peux le dire positivement. Les grandes causes ne sont pas toujours là où on le pense. Il y a parmi nous, tous les jours, des hommes et des femmes qui traversent l'impossible et dont on ne parle pas à la Une des journaux. J'en rencontre surtout dans mon courrier. Il m'arrive de m'arrêter longuement devant une lettre et de me dire : « Quelle est la source d'un tel courage ? D'où lui vient cette force ? » Comment dire à ceux qui désespèrent, les plus jeunes surtout, que la vie ordinaire est immense ? Comment leur dire de se méfier de l'idéalisme ? De ne pas suivre ceux qui entraînent trop haut, ou trop bas. Que la grande aventure se cache souvent dans la grisaille...

À qui pensez-vous quand vous évoquez une situation d'engagement « dans la grisaille » ?

Au docteur Denis Mukwege, ce gynécologue qui a fondé, à Bukavu, l'hôpital de Panzi. Sa vie est sans cesse menacée parce qu'il a protesté publiquement contre la barbarie sexuelle dont les femmes sont victimes à l'Est du Congo. Ce brillant spécialiste qui aurait pu faire fortune en Europe a choisi de rejoindre son pays pour redonner espoir à tant de femmes victimes de viols collectifs. Il s'agit, bien sûr, d'une personnalité très connue. Mais derrière Denis Mukwege, que d'anonymes qui se battent chaque jour, loin ou près de nous, pour guérir et soulager tant de blessures !

Quelle est la cause qui pourrait vous mobiliser, vous, jusqu'à, peut-être, sacrifier votre vie pour elle ?

Ce ne sont pas des choses qui se décident en chambre ! Jésus ne souhaitait pas la croix. Il y a été acculé pour avoir osé se battre aux côtés des exclus. Les moines de Tibhirine n'ont pas choisi le martyre. Ils y ont été entraînés pour cause de solidarité avec leurs frères musulmans. Alors moi, sobrement, du bout des lèvres, je peux dire que jamais je n'accepterai que la religion enferme et réduise la liberté. J'ai misé ma vie sur une parole d'Évangile qui veut l'homme debout. Cet engagement, j'espère le tenir, quoi qu'il en coûte.

Marc JACQUEMAIN, sociologue (ULG)

« On ne s'engage plus par fidélité à une institution »

Le Vif/L'Express : Quelles sont les valeurs collectives autour desquelles une majorité de citoyens pourrait se retrouver, selon vous, en dépit de la progression évidente de l'individualisme ?

Marc JACQUEMAIN : Les gens se mobilisent aujourd'hui pour des valeurs très différentes. Voyez ce qui s'est passé en France autour du projet de mariage pour tous... Les valeurs d'aujourd'hui divisent davantage qu'elles ne rassemblent. La France est un bon exemple pour montrer combien il est difficile de rassembler tous les individus autour d'une valeur commune. On n'assiste à un tel phénomène que dans des moments très particuliers, comme lors de la marche blanche, en 1996, liée à l'affaire Dutroux. Ce sont des moments très émotionnels, de grande communion.

Le patriotisme tel qu'on le pratiquait en 1914 est-il une valeur totalement dépassée ?

Ce patriotisme-là a pris un coup mortel avec la boucherie de 14-18. De jeunes soldats sont partis la fleur au fusil et sont revenus morts ou mutilés. En Europe, les gens s'engagent aujourd'hui sur des valeurs de spécificités nationales, avec, souvent, un rejet de ce qui n'est pas national. C'est une sorte de patriotisme ethnique, qui traduit un profond malaise par rapport à la mondialisation et à la perte de contrôle que beaucoup ressentent.

Comment l'engagement se manifeste-t-il aujourd'hui ?

Les gens s'engagent autrement, souvent sur des questions concrètes, locales et sur lesquelles ils espèrent pouvoir peser. Et quand ils s'engagent, c'est souvent très fort. En

revanche, la proportion de ceux qui se mobilisent pour des grandes causes a fortement diminué ces trente dernières années. Cela s'explique entre autres par la poussée de l'individualisme. Et puis ces grandes causes, encore faut-il les trouver ! Dans les années 1960, l'idéalisme ambiant voulait que l'on réclame tout, tout de suite. En 2014, on sait que cela n'est pas possible. Je pense que la prochaine génération s'engagera toujours, mais de façon beaucoup plus pragmatique.

L'évolution observée sur le front de l'engagement est-elle liée au recul des grandes organisations, syndicales ou politiques ?

Entre 1945 et 1980, environ, on pouvait observer une grande homogénéité des mouvements sociaux. Le parti communiste français, par exemple, ne symbolisait pas qu'une forme d'engagement. C'était aussi une culture et une convivialité particulière. Tout cela a disparu. L'engagement d'aujourd'hui est devenu moins massif. Les gens ne se mobilisent plus par fidélité à une institution. Ils s'engagent à certains moments et pas à d'autres. Ne fût-ce qu'en ajoutant leur nom au bas d'une pétition. C'est un engagement qui s'effectue plus à la carte, mais qui n'en est pas moins efficace.

Avec la crise économique, on a vu fleurir le mouvement des indignés. Était-ce pour vous davantage une forme de protestation que d'engagement ?

L'indignation est la première étape de l'engagement mais il ne faut pas y rester cantonné. À un moment, il faut se demander à quoi ça sert et ce qu'on peut négocier. Un mouvement qui n'est alimenté que par lui-même donne la pire des choses, jusqu'à l'amertume. L'engagement repose sur deux ressorts : l'indignation et la défense de l'intérêt, menacé, de certains groupes sociaux. Pour être efficace, ces deux volets doivent se rejoindre.

Que dit la propension d'une société à s'engager, plus ou moins, sur divers combats, de cette société elle-même ?

Une société dans laquelle les gens ne s'engagent pas n'a pas de prise sur ce qui se décide. Il y va du rapport que l'on a aux autres et au monde. Ou on participe à la fixation des règles du jeu ou on ne le fait pas. L'engagement est un des moyens possibles pour cela.

Laurence VAN RUYMBEKE, « Pour qui, pour quoi êtes-vous prêt à donner votre vie aujourd'hui ? », *Le Vif/L'Express*, février 2014, p.41-43.

Extrait des *Essais*, Livre III, chapitre 10

Michel de MONTAIGNE (1533-1592), écrivain humaniste français

En comparaison au commun des mortels, peu de choses me touchent ou, pour mieux dire, ont prise sur moi ; car il est normal qu'elles nous touchent mais pas qu'elles nous possèdent. Je prends bien soin de renforcer par l'étude et par le raisonnement ce privilège d'insensibilité, qui est par nature bien développé en moi. J'épouse peu de causes et me passionne donc peu. J'ai la vue claire et l'attache à peu d'objets ; j'ai une sensibilité tendre et délicate, mais je résiste et hésite beaucoup à prendre les choses en main et à m'y appliquer ; je m'engage difficilement.

Autant que je le peux, je me consacre tout à moi et, même à ce propos, j'aurais tendance à prendre quelque distance puisque ma vie même ne m'appartient pas totalement et que le destin a plus de droits sur elle que je n'en ai. De sorte que, même lorsqu'il s'agit de la santé, qui a pour moi tant de prix, je m'impose de ne pas la désirer au point que les maladies m'en deviennent insupportables. Il convient de trouver un équilibre entre la haine de la douleur et l'amour de la volupté ; d'ailleurs Platon nous recommande une voie moyenne entre ces deux extrêmes.

Mais aux passions qui me détournent de moi et m'attachent ailleurs, je m'oppose de toutes mes forces. Mon opinion est qu'il faut se prêter à autrui mais ne se donner qu'à soi-même. [...]

Les hommes se mettent au service d'autres. Ce n'est pas à eux-mêmes que profitent leurs facultés, mais bien à ceux à qui ils s'asservissent : ceux qui les emploient les possèdent et ils cessent d'être eux-mêmes. Cette attitude commune ne me plaît pas : il faut ménager la liberté de notre âme et ne l'hypothéquer qu'en de justes occasions : elles sont en bien petit nombre si l'on y réfléchit bien.

MONTAIGNE, *Essais*, Livre III, Chapitre 10 (adaptation réalisée par le groupe de travail).

Extrait de *L'existentialisme est un humanisme*

Jean-Paul SARTRE (1905-1980), philosophe et écrivain existentialiste français

L'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autre que l'ensemble de ses actes, l'ensemble de sa vie.

D'après ceci, nous pouvons comprendre pourquoi notre doctrine fait horreur à un certain nombre de gens. Car souvent, ils n'ont qu'une seule manière de supporter leur misère, c'est de penser : « les circonstances ont été contre moi, je valais beaucoup mieux que ce que j'ai été ; bien sûr, je n'ai pas eu de grand amour ou de grande amitié, mais c'est parce que je n'ai pas rencontré un homme ou une femme qui en fussent dignes, je n'ai pas écrit de très bons livres, c'est parce que je n'ai pas eu de loisirs pour le faire ; je n'ai pas eu d'enfants à qui me dévouer, c'est parce que je n'ai pas trouvé l'homme avec lequel j'aurais pu faire ma vie. Sont restées donc, chez moi, inemployées, et entièrement viables une foule de dispositions, d'inclinations, de possibilités qui me donnent une valeur que la simple série de mes actes ne permet pas d'inférer. »

Or, en réalité, pour l'existentialiste, il n'y a pas d'amour autre que celui qui se construit, il n'y a pas de possibilité d'amour autre que celle qui se manifeste dans un amour ; il n'y a pas de génie autre que celui qui s'exprime dans des œuvres d'art : le génie de Proust c'est la totalité des œuvres de Proust ; le génie de Racine c'est la série de ses tragédies, en dehors de cela il n'y a rien ; pourquoi attribuer à Racine la possibilité d'écrire une nouvelle tragédie, puisque précisément il ne l'a pas écrite ? Un homme s'engage dans sa vie, dessine sa figure, et en dehors de cette figure il n'y a rien.

Évidemment, cette pensée peut paraître dure à quelqu'un qui n'a pas réussi sa vie. Mais d'autre part, elle dispose les gens à comprendre que seule compte la réalité, que les rêves, les attentes, les espoirs permettent seulement de définir un homme comme rêve déçu, comme espoirs avortés, comme attentes inutiles ; c'est-à-dire que ça les définit en négatif et non en positif.

Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, édition Nagel, 1946.

Extrait de *Sens et non-sens*

Maurice MERLEAU-PONTY (1908-1961), philosophe existentialiste français

[...]

L'existence au sens moderne, c'est le mouvement par lequel l'homme est au monde, s'engage dans une situation physique et sociale qui devient son point de vue sur le monde.

Tout engagement est ambigu, puisqu'il est à la fois l'affirmation et la restriction d'une liberté : je m'engage à rendre ce service, cela veut dire à la fois que je pourrais ne pas le rendre et que je décide d'exclure cette possibilité. De même mon engagement dans la nature et dans l'histoire est à la fois une limitation de mes vues sur le monde et ma seule manière d'y accéder, de connaître et de faire quelque chose.

[...]

Maurice MERLEAU-PONTY, *Sens et non-sens*, édition Nagel, 1948.



**Fédération Wallonie-Bruxelles / Ministère
Administration générale de l'Enseignement et de la Recherche scientifique**

Éditeur responsable : Jean-Pierre HUBIN, Administrateur général
Boulevard du Jardin Botanique, 20-22 – 1000 Bruxelles

La « Fédération Wallonie-Bruxelles » est l'appellation désignant usuellement la « Communauté française » visée à l'article 2 de la Constitution